



PARIS DANS LA COMÈTE,

REVUE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par M. de Rougemont, Dupcuty et E. Arago,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE NATIONAL DU VAUDEVILLE,
LE 31 DÉCEMBRE 1835.



PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LA COMÈTE.....	M ^{lle} BÉRENGER.	PEBLO.....	M ^{lle} L. MAYER.
CLODION.....	M. LEPEINTRE je.	1836.....	
NÉ MALIN.....	M. LEPEINTRE aîné.	L'ENCUUME.....	M. MATHIEN.
LE VAUDEVILLE...}		M. BARDOUX.	MARTEAU.....
ROBERT.....	M. HIPPOLYTE.	UN RÉGISSEUR.....	M. GUILEMIN.
M. PERRUQUE.....	M ^{lle} C. STHÉPHANY.	LE THÉÂTRE de la	
LE CORSAIRE.....	M ^{lle} TEREY.	Porte-Saint-Antoine..	M. CHEVALLIER.
LA JUIVE.....	M ^{lle} H. BALTHAZAR.	LE THÉÂTRE Feydeau.	M. FRANGIN.
M ^{me} MARABOUT.....	M. AMANT.	LE THÉÂTRE de la	
AGNES.....		Gaité.....	M ^{lle} FORTUNÉE.
LA GRAND'MÈRE...}		UNE ÉTOILE.....	M ^{lle} CAROLINE.
LA LOTERIE.....		UN ASSUREUR.....	M. EDMOND.
UN GARÇON de la		FIFINE.....	M ^{lle} MAYER jeune.
Caisse d'épargne...}			

SCENE PREMIERE.

CLODION, HABITANS.

(Ils sont partagés en deux cercles aux extrémités de la scène et ils sont occupés à se faire la queue.)

CLODION, au milieu.
AIR de Zampa.

Habitans de la Comète
Cessez d'être en négligé,
Et parez tous votre tête
De l'ornement obligé!

CHŒUR.

Habitans, etc.
Cessons, etc.

CLODION. Célestes compatriotes... je crois que voici notre reine.

3^e ANNÉE.

SCENE II.

LES MÊMES, UNE ÉTOILE, LA COMÈTE.

L'ÉTOILE, annonçant. Sa majesté la Comète.

LA COMÈTE. Mon cher Clodion, mon deuxième peruquier et mon premier ministre, je vous fais mon compliment sur la manière distinguée avec laquelle vous jetez de la poudre aux yeux de mes sujets.

CLODION.

Air: Vaudeville de l'Étude

Eh! mon Dieu! majesté céleste,
Je n'suis pas l'seul de mon métier,

Parmi les grands, les petits, je l'atteste
 Nous voyons plus d'un perruquier !
 C'est comm' sur la machine ronde,
 En amour, comme en amitié,
 Sans ruban la moitié du moude,
 Fait la queue à l'autre moitié.

LA COMÈTE. Mes journaux ?

CLODION. Voici le *Globe* et l'*Étoile*.

LA COMÈTE. Donnez.

(Elle jette les yeux dessus et bâille.)

CLODION. Sa majesté s'ennuie ; si elle
 voulait se livrer à la chasse de la grosse
 bête.

LA COMÈTE. Il y a long-tems que j'ai
 couru après la grande ourse et la petite
 ourse.

CLODION. Une partie de pêche à la li-
 gne.

LA COMÈTE. Mais !...

CLODION. Le signe des poissons est à
 ses ordres.

LA COMÈTE. J'avais envie d'aller ren-
 dre une visite au Capricorne, mais il
 est chez Vénus, je suis aujourd'hui ca-
 pricieuse et lunatique. (*Prenant sa lor-
 gnette et lorgnant.*) Mais qu'est-ce donc
 que je vois là-bas... là-bas... à quatre-
 vings millions de lieues... c'est un petit
 point noir qui tourne, tourne...

CLODION. C'est cette petite planète ap-
 pelée la terre...

LA COMÈTE D'où vous êtes venu ?

CLODION. Où j'ai habité pendant un
 demi-siècle.

LA COMÈTE. Et où la plupart des indi-
 viduals marchent à reculons.

CLODION. C'est un pays où il y a beau-
 coup d'écrevisses.

LA COMÈTE. J'ai bien envie d'aller rô-
 der autour de cette planète-là... je lui
 donnerai un petit coup de queue en pas-
 sant... elle s'enflammerait et cela nous
 ferait un joli petit feu d'artifice... (*Une
 étoile traverse le théâtre.*) Que nous an-
 nonce donc cette étoile qui file?... (*Un
 ballon traverse.*) Ah ! mon Dieu !

TOUS. Ah !...

CHŒUR.

AIR :

Ah ! quel bruit, quel tintamaré !
 Quel monstre ose s'approcher ?
 De nous la terreur s'empare,
 Fuyons, allons nous cacher.

(*Les habitans sortent en désordre.*)

SCÈNE III.

CLODION, ROBERT MACAIRE, LA
 COMÈTE.

ROBERT MACAIRE. N'ayez pas peur, ce
 n'est que moi.

LA COMÈTE. Qui, vous ?

ROBERT MACAIRE. Le chevalier Saint-
 Remi, beaucoup plus connu dans la
 bonne société sous le nom de Robert
 Macaire.

LA COMÈTE. Et pourrait-on savoir
 pourquoi vous venez ici ?

ROBERT, *chantant.*

C'est pour savoir si le printemps s'avance
 En dépit des frimas,
 De leur triste influence ;
 C'est pour savoir si le printemps s'avance,
 Pour comparer la France,
 A vos heureux climats.

J'étais infiniment trop connu à Paris,
 capitale du monde civilisé... je commen-
 çais à devenir rococo pompadour !... alors
 j'ai pris mon vol pour voir si, dans le
 royaume de la Comète, il n'y aurait pas
 quelque chose à frire, à grincer.

LA COMÈTE. Grincer.

ROBERT MACAIRE. Il me paraît que
 madame n'est pas à la hauteur de la
 bonne société de Paris, mon argot lui est
 très-familier... il a fait ses délices pen-
 dant toute l'année... ce qui fait infiniment
 d'honneur à son goût et à sa pro-
 fonde moralité...

CLODION. Comment ! la bonne société,

ROBERT MACAIRE. Elle et moi, nous
 étions une paire d'amis... je la recevais
 sans façon en robe de chambre, même
 en chemise, ça lui plaisait : elle m'ai-
 mait beaucoup dans ce costume-là.

AIR : *Guy a qu'à Paris.*

Tous ces Alcest's généreux,
 Pour un rien criant au scandale,
 Tous ces philanthrop's vertueux,
 Tous ces vengeurs de la morale
 En log's grillés venaient me voir !
 La comédie est un miroir.

J'ai vu maint vieillard transporté
 Quand Wormspir bénissait sa fille ;
 Quand je flouais à l'écarté,
 J'ai vu plus d'un fils de famille,
 Dans un coin sourire d'espoir ;
 La comédie est un miroir.

Ces hommes à spéculations,
 A fortune's extraordinaires,

Empochant tout's les actions
En blaguant tous les actionnaires,
Ils v'naient m'admirer chaque soir ;
La comédie est un miroir.

LA COMÈTE. Et comment êtes-vous venu ?

ROBERT MACAIRE. Dans mon ballon, tout simplement, vu qu'il n'y a pas encore d'Algériennes ni d'Hirondelles établies dans cette direction.

CLODION. Savez-vous bien, mon cher, que vous avez un aplomb à vous faire jeter par les fenêtres !...

ROBERT MACAIRE. J'ai passé par là... mais quand on demeure aussi haut que vous, la plaisanterie est fort déplacée. (A la Comète.) Madame, présumant que vous manquiez de tout ce qui fait le charme de notre boule terrestre, j'ai rempli mon ballon d'une foule de choses plus ou moins curieuses dont j'ai l'intention de faire une exhibition avec votre permission.

LA COMÈTE. Noms avons un repas de corps où doivent se trouver Pallas, Junon, Jupiter, Cérès, Vesta, Saturne.

ROBERT MACAIRE. Comment, un diner de planètes !

CLODION. Elles viennent dans le charriot avec le grand chien, et prennent la voie lactée.

ROBERT MACAIRE. J'entends, le chemin de fer de ces contrées ; à quelle heure madame dîne-t-elle ?

LA COMÈTE. A quatorze heures.

ROBERT MACAIRE. Eh bien ! de midi à quatorze heures, vous aurez le temps d'en passer en revue une demi-douzaine... quant à moi, je vais me familiariser avec le gousset de la population, pour faire connaissance avec la monnaie du pays.

(Il salue, va allumer son cigare à une étoile et sort en chantant : C'est pour savoir si le printemps...)

SCENE IV.

CLODION, LA COMÈTE.

LA COMÈTE. Allons, mon cher Clodion, vous allez revoir vos anciennes connaissances.

CLODION. Et vous, madame, vous allez en faire de nouvelles.

LA COMÈTE. Je m'y attends... d'après

ce que vous m'en avez dit pour les originaux et les ridicules, la terre est un pays de cocagne.

CLODION. Et si je me trompe, en voilà un que je ne connais pas ! et qui a l'air d'un échappé de Charenton.

SCENE V.

CLODION, LA COMÈTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

AIR : *Digne digne... et din din din...*

Mettez donc partout votre couvert
Sans cuisine.

Grâce à moi, chacun dîne,
Mettez donc partout votre couvert,
Le restaurateur omnibus est ouvert.

LA COMÈTE. Voici un original accouru d'une façon assez curieuse.

LE MARQUIS. Déployez vos serviettes, prenez vos fourchettes, tendez vos assiettes... mon omnibus va verser du bouillon et de la sauce dans les doux arrondissement... je les inonde.

LA COMÈTE. Mais il me semblait qu'autrefois c'étaient les mangeurs qui allaient chez les restaurateurs.

LE MARQUIS. Maintenant, c'est le restaurateur qui va chez le mangeur... ah, ah !... voilà... demandez... commandez... et ça, sans vous déranger... ma voiture passe, vous ouvrez la fenêtre et vous dites une sole... un fricandeau, voilà ! voilà ! et le fricandeau et la sole s'empressent de monter quatre à quatre à votre cinquième étage... ah ! ah !

(Il remue une casserole qu'il tient à la main et fait miaie d'y goûter.)

CLODION. Permettez !...

LE MARQUIS. Lucullus, Gargantua, et même le grand Vatel, n'étaient que des marmitons... dès ce moment je les détrône, je les enfonce... et même ce carnaval, je suis sûr d'enfoncer carême. Ah ! ah !

CLODION. Permettez... c'est le costume...

LE MARQUIS. Mélange de mes deux natures... marquis et cuisinier le casque à mèche et le chapeau à plumes... la botte féodale et le soulier plébéien, l'épée et le couteau de cuisine, voilà !... ah ! ah !...

LA COMÈTE. Un marquis, successeur de Vatel.

LE MARQUIS. Pourquoi pas?... le ventre ennoblit, et d'ailleurs.

AIR: Vaudeville de l'École de village.

On se croise, on se mészlie,
Noms et rangs tout se confond.
C'est le siècle de l'industrie;
Déroger est un mot perdu.
Quand un duc et pair fait l'escompte,
Quand un baron vend des tapis,
Serez-vous surpris de bon compte
Qu'un restaurateur soit marquis?

Voulez-vous de mon ragout?

(Même jeu.)

LA COMÈTE. Il est amusant, il est original avec sa folie...

LE MARQUIS. Original, c'est le mot, le génie est original... et j'ai du génie... Ah! ah! on me croyait mort: les restaurateurs riaient, les traiteurs se délectaient, les cuisiniers se jubilaient, les cordons bleus chantaient victoire. Le restaurateur omnibus, tant vanté, tant prôné, tant trompette, est enfoncé, noyé au fond de sa vaste marmite!... quel bouillon!... Tremblez, curieux!... je vais vous fermer la bouche.

CLODION. Il ferait mieux de la leur faire ouvrir.

LA MARQUIS. Resurrexit!... (Même jeu.)
Ah! ah!...

CLODION. C'est du latin.

LE MARQUIS. Oui, de cuisine... c'est mon fort... Ah! ah!... je viens de recommencer mes annonces formidables dans les journaux... ces chers journaux!... je les nourris en attendant mieux, et j'ouvrirai mon temple à Comus; le premier avril, je vous enverrai du poisson.

LA COMÈTE. Mais pourquoi n'ouvrez-vous pas tout de suite?

LE MARQUIS. Impossible, bel astre, impossible...

CLODION. Ah! j'entends. (Il fait le geste du pouce.) Absent, n'est-ce pas?

LE MARQUIS. Et vous aussi... esprit élevé, vous partagez l'erreur générale... de l'argent... j'en ai beaucoup... j'en ai assez, j'en ai trop, je pourrais mettre des côtelettes en papillotes avec mes billets de mille francs.

LA COMÈTE. C'est peut-être votre personnel qui vous arrête!

LE MARQUIS. J'ai cinq mille cuisiniers,

deux mille gâte-sauces, et cinq cents marmitons, tous plus gentils les uns que les autres, qui sont occupés à se croiser les bras.

LA COMÈTE. Alors c'est votre matériel?

LE MARQUIS. J'ai deux mille chevaux qui croisent les jambes... j'ai onze mille fourneaux, trois casseroles, et uné lèche-frite...

CLODION. C'est donc le combustible?...

LE MARQUIS. Neuf mille voies de bois dans mon cabinet... et des copeaux!... plein un sac de papier! ah! ah!...

CLODION. Je vois enfin... ce sont les comestibles qui vous ont manqué de parole...

LE MARQUIS. Manqué de parole!... les comestibles!... au contraire... j'ai tout au grand complet... 1800 bottes de radis premier choix, mon beurre, mes œufs frais... mon fromage à la crème... Depuis trois ans, ils sont là... à attendre avec les marrons de Lyon. Et mes bœufs, mes moutons, mon gibier... tout cela grille... d'impatience...

LA COMÈTE. Alors, faites-moi l'amitié de me dire ce qui vous manque.

LE MARQUIS. Un rien, une misère!... mais de ces riens qu'on ne trouve ni avec du crédit, ni avec de l'argent... une botte d'allumettes.

CLODION ET LA COMÈTE. Une botte d'allumettes.

LE MARQUIS. Oui, je la cherche partout, je la demande à tout le monde... qu'est-ce qui a une botte d'allumettes? avez-vous une botte d'allumettes? il me la faut pour animer mon établissement, pour lui donner le mouvement... la vie... car enfin, il est mort-né, sans une botte d'allumettes... il est là comme ces tableaux dont le dessin est correct... comme ces statues dont les lignes sont irréprochables... comme ces tragédies selon les règles... c'est bien, mais ce n'est pas bien... que leur manque-t-il? rien... presque rien... une misère... mais, ce rien-là, c'est le trait du génie... c'est ce qui constitue le feu divin... c'est ma botte d'allumettes.

AIR: de la Légère

C'est la flamme
Dans une âme

Qui pétille et qui l'enflamme,
 C'est la flamme
 Qu'on réclame
 Dans l'auteur,
 Dans l'inventeur.
 Qui fait aller jusqu'aux cieux
 Ce livre que l'on veut lire?
 De la beauté qu'on admire,
 Qui sait animer les yeux?
 Que manque-t-il à l'ouvrage,
 Où le lecteur dort d'ennui?
 A l'acteur dont le visage.
 Nous laisse froid comme lui !
 C'est la flamme
 Dans une ame
 Qui pétille, etc.

CLODION. Mais il me semble, mon cher marquis, qu'il y a long-tems que vous tournez autour du pot.

LE MARQUIS. Le mot y est... n'importe, je ne vous en veux pas... je conserve ma baine pour les traiteurs, restaurateurs, pâtisseries et marchands de comestibles... mais ma vengeance sera prompte, j'ai trouvé mon allumette... elle est dans la lune... chaud... chaud... J'y serai demain à l'heure du dîner.

AIR : *D'un dimanche à Passy.*

Restaurateurs à la carte,
 Gargotiers, disparaissent...
 Devant moi que l'on s'écarte,
 Mes émaibûs sont lancés.
 De vous qu'on ne parle plus,
 Récitez vos orémus.
 Selon les goûts à tous prix,
 J'alimehterai Paris.
 J'enverrai chaque semaine
 A maint orateur siffié,
 Qui se croit un Démôsthène
 Un magnifique soufflé.
 Aux courtiers nous donnerons
 Une volaille aux marrons.
 Pour les banquiers étoffés
 J'aurai des dindons truffés.
 Pour l'auteur qui s'évertue
 Sans rien trouver de nouveau,
 Un potage à la tortue
 Et des cervelles de veau.
 A la signora Grisi,
 Au maître Rossini,
 Bref, à tous les noms en i,
 Des plats de macaroni.
 A l'Institut historique,
 Des bocaux de cornichons;
 A maint vieillard satirique,
 Des pieds à la Sainte-Ménéhould;
 Aux grisettes des pigeons,
 A leurs amans des goujons;
 A l'opéra cet hiver,
 Beaucoup de sauces Robert;
 A maint commis subalterne,
 De modestes miratons;
 A plus d'un peintre moderne,
 De la purée aux esotons.
 A nos fêtours de budget,
 Le plus goulu des brochets;
 Pour nos conseillers d'état,
 J'ai trois morlans sur le plat.
 Contre des projets sinistres,
 Voulant nous mettre à couvert,

Je destine à nos ministres
 Des soles à la Colbert.
 Ecrevisses et homards,
 A l'école des Beaux-Arts,
 Et des flagolets nouveaux
 A l'hôtel des haricots.
 Et comme enfin je conserve
 Le secret de mon métier,
 Au bon peuple je réserve
 Toujours la carte à payer.

En route, la cuisine, monstre... déployez vos serviettes, prenez vos fourchettes, tendez vos assiettes. (*Il reprend le refrain du premier couplet.*) Mettez donc partout votre couvert, etc.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LA COMETE, CLODION.

CLODION. Vous auriez dû le retenir pour votre repas de corps.

LA COMETE. Au risque de dîner dans six mois... ah! ah!... qu'est-ce donc que ce joli troupeau de jeunes filles que j'aperçois..... toutes..... un rôle à la main....

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LA JUIVE, AGNES, FL. FINE, et PLUSIEURS AUTRES JEUNES FILLES.

LES JEUNES FILLES.

AIR:

Je veux faire
 La grand'mère.
 Ma volonté c'est ma loi.
 Je veux faire
 La grand'mère,
 Chez nous il n'est plus d'emploi.

LA JUIVE.

On s'en souvient au Gymnase,
 Le public assez long-tems
 Devant moi fut en extase,
 Quand je jouais les enfans.

ENSEMBLE.

Je veux faire, etc.

AGNES.

Pour ce rôle qui m'intéresse.
 Je dirai bien ma leçon,
 Puis-je craindre une faiblesse,
 Quand pour appui j'ai Samson?

ENSEMBLE.

Je veux faire, etc.

FIFINE.

Célimène très peu sage
Se retire, c'est fort bien,
Je n'crains pas son héritage.

CLODION.

Les enfans n'ont peur de rien.

ENSEMBLE.

Je veux faire, etc.

LA COMÈTE. Voici de jeunes pensionnaires bien émancipées...

AGNÈS. Sociétaires, madame, sociétaires.

LA COMÈTE. La jolie petite société.

LA JUIVE. Petite!... une société qui compte au nombre de ses membres Talma, Saint-Prix, Fleury... et autres grands talens!... qui n'y sont plus! nous sommes de la Comédie-Française.

CLODION. Ah! ah!... est-ce qu'elle brille encore sur terre?... ma foi, sa lumière a bien pâli... car d'ici on ne la distingue plus.

LA JUIVE. Jamais elle n'a été plus jeune... c'est toujours le premier théâtre français.

CLODION. C'est juste... il n'y en a pas de second.

LA JUIVE. Où trouverez-vous des jeunes premiers plus formés? des pères nobles plus jeunes? des comiques plus raisonnables, des soubrettes plus richement parées?... et des amoureuses plus... nous le sommes toutes.

LA COMÈTE. Amoureuses.

LA JUIVE. C'est notre emploi.

FIFINE. Je veux faire la grand'mère.

LA COMÈTE. Qu'est-ce que c'est donc que cette grand'mère qui paraît être un objet de rivalité?...

AGNÈS. C'est une pomme de discorde qu'on a jetée chez nous.

LA JUIVE. Et nous voulons toutes avoir la pomme.

FIFINE. Moi aussi, je veux une pomme.

LA COMÈTE. Mes petites amies, ce fruit-là a perdu la femme, il tient à l'arbre de la science... n'y touchez pas encore.

AGNÈS. Cependant nous avons des titres, moi d'abord je viens de faire un mariage raisonnable.

CLODION. J'aimerais mieux un mariage de raison.

LA JUIVE. Et moi, ne viens-je pas de jouer ma Sara avec un succès... Je suis sans appui, sans défense... ou plutôt je n'ai qu'un refuge, et c'est vous... vous sur-qui je compte pour ce rôle qu'on veut me ravir... vous qui serez encore défenseur contre vous-même. (*S'avançant vers lui.*) Don Comique... l'action que vous voulez commettre est horrible, et j'en demande justice... à vous-même.

(Elle tombe à genoux, Clodion s'approche, elle se relève vivement et le regarde avec fierté.)

CLODION. Ravissante de terreur et de fierté!... mais c'est le seul vœu de toi que je n'accomplirai pas.

LA JUIVE. Ecoute-moi donc, homme cruel... je ne dirai qu'un mot puisque j'y suis réduite, il vous fera reculer d'horreur... je suis...

CLODION. Eh! que m'importe!

LA JUIVE. Je suis romantique.

CLODION. Toi! qu'entends-je? ah! malheureuse fille... puisses-tu, pour ton salut dans ce monde et dans l'autre, avoir poussé la vertu jusqu'au mensonge!... Tout Paris, pour Florinde, a les yeux de don Juan; cependant... prenez-y garde.

Air du Fleuve de la vie.

Pour le théâtre de Molière,
Vous faites un peu trop d'efforts;
Moins de gestes et de manières,
Et vous serez parfaite alors.
Le public qui toujours se pique,
D'applaudir la Juive avec feu
Désirerait voir votre jeu,
Un peu plus catholique.

FIFINE. Je veux faire la grand'mère!

CLODION. Ah ça! mais va-t-elle nous laisser tranquille, cette morveuse, avec ses prétentions... décidément il n'y a plus d'enfans.

SCENE VIII.

LES MÊMES, LA GRAND'MÈRE.

LA GRAND'MÈRE. Si, monsieur, il y en a et il y en aura toujours.

CLODION. Et d'où venez-vous, la belle voilée?

LA GRAND'MÈRE. Comme ces demoiselles du Théâtre-Français, et je vous trouve plaisant de vouloir, avec méchanceté, anéantir les enfans.

CLODION. Je n'ai pas prétendu... et

d'ailleurs je ne sais pas quel est votre âge.

LA GRAND'MÈRE. Au théâtre on n'a pas d'âge... on n'y vieillit jamais.

AGNÈS, aux autres. Ce sera bien agréable pour nous.

CLODION. Je parie qu'elle est jeune.

LA GRAND'MÈRE. C'est dans le privilège des spectacles.

LA COMÈTE. Dites plutôt dans le privilège du talent...

CLODION. Je parie qu'elle est vieille.

LA COMÈTE. Mais puisque vous êtes de la Comédie-Française, vous allez réduire au néant les prétentions de demoiselles.

LA GRAND'MÈRE. Qué dites-vous?

LA COMÈTE. Vous allez jouer la grand-mère.

MA GRAND'MÈRE. Je n'en ferai rien!....

CLODION. Décidément elle est jeune.

LA GRAND'MÈRE. Compromettre mon avenir!...

CLODION. Décidément elle n'est plus jeune. Comment!... ils ne trouvent pas une grand-mère aux Français! c'est de la mauvaise volonté!...

LA COMÈTE. Allons, allons, belle Thalie, malgré votre voile, je vous reconnais... ne vous retirez plus sous votre tente.

CLODION. Eh! sans doute, personne n'y gagnerait, ni le public, ni surtout le théâtre.

AIR: *Vaudeville de Fanthon.*

L'actrice qui s'abandonne,
Comme une fleur d'automne,
Va se faner et dépérir
Le public vous adore,
A son soleil, à l'avenir,
Présentez-vous encore,
Ça va vous rajeunir.
Ne soyez point coquette,
Car le public regrette
De ne pouvoir vous applaudir.
D'un nouveau rôle avide,
Allons, faites lui ce plaisir.
Mettez-vous une ride,
Ça va vous rajeunir.

(Clodion s'approche de la Grand'Mère et feint de lui faire une ride avec un pinceau. Elle change en jeune femme.)

LA COMÈTE, à la grand'mère. Eh bien! ma chère Victorine, quand je vous disais...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PÉBLO.

PÉBLO.

AIR de la Parisienne.

En avant marchons,
Sous nos capuchons.
Voyez mes travers,
Je fais la guerre aux vers.
Je n'écris plus qu'en prose,
Et c'est plus là même chose.

LA JUIVE. Ah! ah! c'est mon gentil Péblo, le petit novice du couvent de Saint-Just.

PÉBLO. Pas plus novice que vous, mesdemoiselles.

AGNÈS. Oh! comme il est grand!

PÉBLO. C'est en traversant la place du Palais-Royal.

LA COMÈTE. Est-ce que le petit bonhomme court aussi après le rôle de la grand-mère?

CLODION. Qui? ce petit chérubin d'amour?

PÉBLO. Moi, plus souvent! vivent mes gamins! le duc d'York, Péblo!... et je m'en acquitte assez bien; d'ailleurs, dans les petites boîtes, les bons nanans... Oh! eh! oh! eh! les autres! oh! eh!...

AIR: *Morqué qu'ta mère est donc sauvage.*

L'acteur qui chérit le parterre,
Court après toutes ses faveurs;
Pour l'émouvoir et pour lui plaire
Il sait mêler le rire aux pleurs,
Dans chaque pièce qu'il met en scène
Sans doute pour flatter son pays,
D'puis qu'il a fait la parisienne,
Il flanque un gamin de Paris.

CLODION. Allons, réconciliation générale... et montrez-vous toutes dignes de figurer un jour dans le nouveau musée.

LA COMÈTE. Quel musée? le Musée des Familles.

CLODION. Non.

LA COMÈTE. Le Musée de Versailles?

CLODION. Non,

LA COMÈTE. Le Musée du Louvre?... le Musée Maritime?... le Musée Grotesque?..

CLODION. Non, le Musée Molière.

LA JUIVE. Auquel tous nos artistes modernes travaillent en ce moment. L'exposition générale au foyer de la Comédie aura lieu incessamment.

LA COMÈTE. On connaît les incessamment de votre théâtre.

LA JUIVE.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Reproduisant Tartufe, Orgon,
Scapin, Alceste, Céliumène,
De jeunes peintres vont, dit-on,
Faire un tableau de chaque scène.

CLODION.

Pour être immortels, entre nous,
Ils ont pris la bonne manière,
Au Parnasse ils monteront tous
Sur les épaules de Molière.

TOUTES LES FEMMES, *en sortant.*

Au Parnasse ils monteront tous
Sur les épaules de Molière.

SCENE X.

CLODION, puis UNE ÉTOILE et M. PERRUQUE.

UNE ÉTOILE, *annonçant.* L'honorable M. Perruque, amateur de musique.

(Un grand bruit de cymbale et de tam-tam se fait entendre.)

M. PERRUQUE. Voulez-vous bien me laisser tranquille avec votre cuivre... les vandales!... ils poursuivent mes oreilles jusqu'ici.

CLODION. Après qui en avez-vous donc ?

M. PERRUQUE. Après votre enragée de musique moderne... votre orchestre infernal ! Dieu me pardonne, ils mettront bientôt un canon pour remplacer la petite flûte !... ils accompagnent déjà une romance avec un cornet à piston.

CLODION. A ce que je vois, monsieur n'est pas le partisan de nos maestri italiani, de nos soprani, bassi, dilettanti ?

M. PERRUQUE. Oh ! ne me parlez pas de vos Rubini, Donisetti, Tamburini, Grisi, Lablachi, ni même de Rossini... Dans mon tems, dans le bon tems... nous avions de la musique... de la véritable... de la musique de Lully, de Duni, de Gretry, de Monsigny, de Spontini... au moins ce n'était pas vos noms en i... et quelle musique !... on n'en fait plus comme ça !... L'autre soir, j'étais à l'Opéra, à côté d'un petit jeune homme ! voilà qu'il me soutient qu'il n'y a de bonne musique en France que depuis Rossini, et il m'entonne ce petit air du *Comte Ory* :

(*Chantant.*)

Que les destins prospères
Accueillent vos prières.

Et Grètr^m monsieur... que je lui dis...

c'est bien un autre chant... écoutez cet air admirable de *Zémir et Azor* :

(*Chantant sur le même air.*)

Ou moment qu'on aime,
On devient plus doux.

Quelle différence !... comme c'est phrasé... comme c'est modulé !... là-dessus mon jeune homme s'échauffe et croit m'imposer par ce petit air du *Barbier de Séville* :

(*De même.*)

Ah ! bravo ! bravo ! Figaro.
Ah ! bravo ! bravissimo !

Mais je l'ai terrassé, anéanti, pulvérisé avec ce bel air de Dalayrac dans *Renquod d'As* :

(*De même.*)

Ah ! le pauvre petit !
Ah ! comme il est transi !

Il n'y a pas de comparaison.

CLODION, *à part.* C'est toujours le même air pour ehanger.

M. PERRUQUE. On ne fait plus de la musique comme cela aujourd'hui, ni à l'Opéra ni aux Italiens.

CLODION. Vous y avez donc été bien souvent aux Italiens ?

PERRUQUE. Jamais et c'est assez pour juger.

CLODION. Allez-y...

M. PERRUQUE. Quelle gamme me chantez-vous là ?... que j'y aille !... impossible, mon cher.

AIR : *Trou, la, la.*

Tout est loué. (*bis.*)
D'avanc' la recette
Est faite.
Tout est loué.

Et le public est joué.

Malibran n'est plus ici,
On n'a rien de Rossini ;
On peut se passer de lui,
On peut s'passer d'elle aussi.

Tout est loué.

Si de bons Parisiens,
Qui paient aux Italiens
Leur part de la subvention.
Veal'nt entrer, or leur répond :

Tout est loué.

Les journaux ont exalté
Ce théâtre trop vanté.
Par grâce on leur offre encor
Des billets de corridor.

Tout est loué.

(Des coups de tam-tam se font entendre comme au commencement de la scène et M. Perruque se sauve en se bouchant les oreilles.)

SCÈNE XI.

CLODION, LA VIEILLE.

CLODION, *seul*. Voilà une drôle d'organisation musicale! (*Se retournant.*) Allons, encore une visite!... Qu'est-ce que c'est que cette vieille femme... qui est numérotée comme une place de fiacres.

LA VIEILLE, *entrant*. Ah! mon Dieu! mon Dieu!... ils disent qu'on a sa liberté, on ne peut pas seulement perdre sa pauvre argent,

CLODION. Qui êtes-vous, ma bonne femme?

LA VIEILLE, *sans l'écouter*. Ils l'ont déçimée, abîmée, supprimée...

CLODION. Supprimée... qui? quoi?...

LA VIEILLE. La loterie, mon pauvre cher homme, la loterie royale, nationale, impériale... qui existait de temps immémoriale... à Lille, c'était pour les imbécilles... à Lyon, c'étaient les bons, à Strasbourg, ça reculait toujours... je ne vous parle pas de Bordeaux, c'est tous des Gascons, ils ne sortent jamais...

CLODION. Eh! mon Dieu... comme à Paris...

LA VIEILLE. Excusez, mon chéri, Paris sont tous sortis... à preuve qu'on bout de vingt-trois ans j'ai gagné *une ambé*, qui m'a servie à nourrir un terne.

CLODION. Eh bien! est-il venu votre terne?

LA VIEILLE. C'est pas sa faute, il allait venir... c'était son tour à sortir, quand ils ont inventé la suppression... aussi, moi je l'dis, c'est l'horreur des horreurs, c'est de l'arbitraire... c'est du monopole tout pur... v'là comme ils pensent au bonheur du peuple.

AIR de la Grand'Mère.

Combien je regrette
Mes bons numéros,
Mes mis's en cachette,
Et mes rêves si beaux.

Toutes les nuits en équipage
Je rêvais que j'me promenais,
Et puis quand venait le tirage,
Sur mes deux pieds je me trouvais.

Combien, etc.

D'autres fois encor plus contente,
Je rêvais chat ou bien civet,
Je mettais l'numéro quarante,
C'était le trente-neuf qui sortait.

Combien, etc.

Ah! je peux dire qu'ils m'en ont coûté de pièces de six liards, ceux-là... imaginez-vous que j'étais cuisinière chez des gens eossus, des marchands de briquets phosphoriques... ils en ont vu du phosphore... Je leur faisais manger des poules pour des chopons, et tous les matins j'économisais un quarteron de beurre que j'allais mettre à la loterie.

AIR : J'ai vu le Parnasse.

Leur ai-j' conté des balivernes!
Sur le poisson et le gibier,
Pour alimenter mes quaternes,
Je f'sais danser l'ans' du panier.

CLODION.

Vos façons étaient un peu traitres,
Si j'en juge d'après vos propos,
Au lieu de bien nourrir vos matrés,
Vous nourrissiez vos numéros...

LA VIEILLE. Dites donc, vieux moraliste, est-ce que vous croyez qu'on n'est pas moraliste également comme vous... supposez qu'on ait affaire à des ingrats... que les numéros *s'ustinent*, on est quitte pour en rêver d'autres... ça ne coûte pas plus aux pauvres cuisinières, puisqu'elles vont tous les jours au marché.

CLODION. Idiote, parce que ça aura rêvé le 4, le 28, le 45.... ça s'imagine.

LA VIEILLE. Qu'est-ce que vous avez dit, mon chérubin, le 4, le 28, le 45... C'est bon à retenir... si jamais ils la rétablissent, nous les mettrons ensemble... chacun pour sa moitié... c'est vous qui paierez tout... en attendant... je viens établir un petit bureau dans votre pays de la Comète.

CLODION. Sors'd'ici, vieille sorcière, ou je te deshabilite...

LA VIEILLE. Je n'ai pas besoin de femme de chambre, et puisque vous ne voulez pas de moi dans votre planète... vous aimeriez peut être mieux celui-ci.

(Elle change et l'on voit paraître à sa place un garçon de la caisse d'épargnes une tire-lire à la main.)

CLODION. Qu'est-ce que c'est que cela?

LE GARÇON. Ceci vous représente François la tire-lire... naguère gamin fini... maintenant garçon de la Caisse d'épargnes, c'qui veut dire corrigé et considérablement augmenté, lui et son boursicot; allez donc?....

Air ! Tout qu' l'on vint, la rirette.

A ma caiss' les jours de paie,
Apportez sous et deniers :
Ou v'g'it la p'tite monnaie,
C'est la banqu' des ouvriers ;
Qu'à la bourse le riche s'essaie

A doubler ses gros
Capitiaux,
Ou bien

Qu'un vaurien,
Qui ne fait rien,
Aille au jeu,
Ça m'va un peu ;
Plus d'folie,

Ma tire-lir' c'est ma loterie.
Tous les numéros
Ont des lots.

Pour l'artisan, l'homme utile,
L'premier écu, je l'comprends,
A placer est moins facile
Que l'dernier billet d'mill' francs.

Aussi pour commencer la pile,
Amis, mettons tous
Sous sur sous ;

A pein' réunis,
Ils font des p'tits,
Et la somme est bientôt arondie.

Ma tir' lir' c'est ma loterie,
Tous les numéros
Ont des lots.

Autrefois à la Courtille,
On s'enivrait d'vrai poison.
Maintenant on boit en famille

Un seul flacon,
Mais du bon.

De fin drap l'ouvrier s'habille,
Et l'dimanche il a l'chapeau rond ;

Même il s'permet
D'parer son objet
De soierie,

Et d'fin' bijouterie.
Ma tir' lir' c'est ma loterie.
Tous les numéros
Ont des lots.

CLODION. Au moins voilà de l'utile et
c'est agréable ; je m'en empare...

LE GARÇON. Vous n'êtes pas dégouté,
au surplus tout le monde y viendra, parce
que tout le monde y gagne.

Air de Turenne.

Le maîtr'y trouve son avantage,
A ses travaux on apport' pl'is de soin,
Et l'ouvrier se dit : Allons, courage !
Je vieillirai sans craindre le besoin...
Cet établissement d'bienfaisance

Par chacun doit être vanté...
J'n'vois guere que le Mont-de-Piété,
Qui n'lui doit' pas de reconnaissance.

Sans attén ; j'vais faire un tour à vos
fabriques et leur apprendre mon refrain.

(Il suit en reprenant.)

Ma tir' lir' c'est ma loterie.
Tous les numéros,
Ont des lots.

CLODION. Il m'a mis du baume dans
le sang... honnête et gai... il doit prospé-
rer celui-là.

SCENE XII.

CLODION, NÉ MALIN.

*(Il entre d'un air sombre, un manteau brun sur ses
épaules.)*

NÉ MALIN.

Air de Marianne.

Je ne jure pas par ma dague,
Et pour appui j'ai des souldards ;
Lorsqu'on prétend que j'extravague,
Je mets la main sur mes poignards,
J'ai des brassards,
J'ai des cuissards,
Je suis bardé,

Larré,
De toutes parts,
Sur le rempart,
En vrai Bayard,

Parmi les morts, j'plante mon étendard.
Je prends d'assaut forteresse et ville,
L'on me porte sur un brancard,
Accompagné d'un corbillard,
Je suis le vaudeville

de 1835...

CLODION. Vous le vaudeville ! allons
donc... le vaudeville n'a jamais eu cette
tournure-là !

NÉ MALIN. Vous me reconnaissez peut-
être mieux sous ma forme précédente
*(Il ôte son manteau et se trouve en sergent
français.)* Vaudeville de 1816... Pardon,
mon colonel, épousez votre jolie veuve qui
a toujours cent mille livres de rente.
A vous les veuves, à moi les femmes de
chambre... Soyez le confident des dames...
moi je suis le miroir des caméristes... je
ne vais pas sur vos brisées... mais mille
millions de tonnerre, ne chassez pas sur
mon terrain... ou vous me forcerez, mon
colonel, à vous dire que vous êtes un in-
grat, que je vous ai sauvé cinquante qua-
tre fois la vie... ce n'est pas pour vous la
reprocher... parce que tous les sergens
ont sauvé lavie à leur colonel.

Air : T'en souviens-tu ?

En Italie, en Espagne, en Calabre,
Quand l'ennemi laissait pleuvoir sur nous ;
Coups d'pistolet, coups d'fusil, coups de sabre,
J'étais l'plastron qui s'cevait tous les coups...
Vous n'avez pas une seule égratignure ;
Pendant vingt ans, moi, pour vous, j'ai reçu
Dix coups d'canon au milieu d'la figure ;
Mon colonel, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Ah ! vous êtes attendri... vous versez

des larmes... Venez, venez les épancher
sur le sein de votre vieux soldat.

AIR : *Vaudeville des Amazons.*

..... La victoire,
..... Les guerriers,
..... La gloire,
..... Ses foyers,
..... Ses lauriers.

La lâcheté ne vaut pas la vaillance...
Mille revers ne sont pas un succès...
Oui, mais la France sera toujours la France,
Et les Français seront toujours Français.

CLODION. Vous n'êtes pas le vaudeville...
le vaudeville avait plus d'esprit que cela.

NÉ MALIN. Eh ! bien remontons encore...
v'là.

(Il se trouve en Père-la-joie une bouteille à la
main.)

AIR : *Flon, flon, flon.*

Du bon jus de la treille
Je m'humecte toujours,
Je chante la bouteille,
Ce sont là mes amours !

Et flon, flon, flon, la rira dondaine,
Et gai, gai, gai, la rira dondé !

Sur tout l'monde je frappe,
Je lance les bons mois,
Et quand l'esprit m'échappe,
Il m'arrive à propos.

Et flon, flon, etc.

Vaudeville de 98.

CLODION. Ah ! oui, flon, flon, gai, gai,
gai, c'était fort commode... mais enfin je
commence à m'y reconnaître ; mais... ce
n'est pas tout-à fait cela...

NÉ MALIN. Eh ! remontons encore...

(Il change et se trouve en arlequin.)

CLODION. Ah ! je reconnais l'enfant.

NÉ MALIN. Et moi mon berceau.

AIR de *Colombine mannequin.*

Dans cette loge j'aperçois
Les yeux de Colombine.

Je t'trou' dans ces jolis minois
L'minois de Colombine.

Ces petits pieds que je ne vois pas,
Sont ceux de Colombine.

Ces traits, ces grâces, ces appas,
M'rappellent Colombine.

(Il fait des lazis.)

CLODION. Ah ! le voilà... vous me
rajeunissez d'un demi-siècle en me rendant
ma Colombine.

NÉ MALIN. Et vous, et vous me rappe-
lez ce pauvre Cassandre à qui j'ai volé
tant de confitures...

AIR d'*Arlequin afficheur.*

Oh ! la la ! la la la...
Les bonnes confitures.

CLODION. A la bonne heure ! je vous
reconnais aux confitures.

NÉ MALIN. Oh Sangodémie !... vous
ne me reconnaissez pas, par ce que j'ai
changé du noir au blanc ; il y en a tant
qui ont changé du blanc au noir... c'est
le pays qui veut ça ?

AIR de *Julie.*

Jamais d'constance il ne se pique,
Vit en ses goûts, gai dans ses mœurs
Modes, amours et politique,
Tout chez lui change de couleurs ;
Aussi, par une allusion facile,
Le Français léger et malin,
D'un gentil habit d'arlequin,
Fit l'enseigne du Vaudeville.

Adieu père Cassandre, je vais faire un
tour à la cuisine et visiter les petites co-
combines de la comète.

(Il fait quelques lazis, frappe sur le ventre de
Clodion et sort.)

SCÈNE XIII.

CLODION, *seul, se frottant le ventre.*

Véritable vaudeville... dans le tems que
je l'ai connu en 92... Arlequin tout seul
remplissait la salle.

AIR : *Au son du fifre et du tambour.*

Pour ses plus légères bleuettes,
Le public était indulgent ;
Chaque pièc' faisait des recettes ;
C'était pour lui le siècle d'argent.
Avec ses quatre personnages,
Quand il me r'trace ses quatre âges,
Je m'dis : Il faut du tems encor,
Pour qu'il retrouve l'âge d'or.

SCÈNE XIV.

CLODION, MARTEAU, L'ENCLUME.

CLODION. Que veulent ces deux indus-
triels ?

MARTEAU. Je me nomme Marteau...

L'ENCLUME. Et moi E'enclume !

CLODION. Me voilà bien placé.

MARTEAU. Serrurier mécanicien.

L'ENCLUME. Mécanicien serrurier.

MARTEAU. Inventeur des serrures que
personne ne peut ouvrir...

L'ENCLUME. Inventeur des clefs qui ou-
vrent toutes les serrures. J'ouvrirai tes
cadenas... et je te permets de faire des
doubles tours.

MARTEAU. J'ouvrirai tes serrures et
sans peine.

L'ENCLUME, *lui collant une affiche sur le dos.* Voilà mon affiche.

MARTEAU, *même jeu.* Voici la mienne..

L'ENCLUME, *lui collant une affiche sur le ventre.* Voilà ma réponse.

MARTEAU, *même jeu.* Voici ma réplique.

L'ENCLUME, *lisant sur le ventre de Marteau.* « Le sieur L'Enclume, très-estimé dans les machines, offre une prime de dix mille franc à quiconque ouvrira ses serrures sans en avoir la clef. »

MARTEAU, *même jeu.* « Vingt mille francs à gagner pour celui qui parviendra à faire usage de cette clef sans avoir la serrure. »

L'ENCLUME. Pierre l'Enclume, rue des Deux-Portes...

MARTEAU. Georges Marteau, rue Cassette.

CLODION. Ah ça! dites donc, vous me faites l'effet d'être deux vieux plaisans... qui s'affichent pour donner leur adresse, et votre querelle m'a tout l'air d'un prospectus.

L'ENCLUME. Qu'on me donne quelque chose à ouvrir.

MARTEAU. Cric, crac, en deux tours...

CLODION. Eh bien! nous allons voir... Je vous donne à tous deux un brevet d'invention si vous parvenez à ouvrir ceci.

TOUS DEUX. Qui'est-ce?...

(Un homme paraît portant un monument)

CLODION. Le théâtre de l'Odéon.

L'ENCLUME. A moi d'abord...

CLODION.

AIR : *Vaudeville des deux Edmonds.*

Allons, usez de votre adresse,
Cette ouverture m'intéresse.

L'ENCLUME.

En vain, j'y vais à tour de bras,
Ça n'ouvre pas. (bis.)

MARTEAU.

Va, travaille, mon cher confrère;
Ta pauvre clef aura beau faire,
Un second théâtre français,

L'ENCLUME.

Ça n'ouvrira jamais. (bis)

L'ENCLUME. J'y renonce!...

MARTEAU. A moi!...

Même air.

Pour augmenter leurs locataires,
Du quartier les propriétaires,
Se disent chaque jour, hélas!
Ça n'ouvrira pas. (bis.)

CLODION.

Mais pour finir leurs doléances,
Qu'on ait recours à leurs finances,
Pour prendre le soir des billets.

MARTEAU.

Ça n'ouvrira jamais. (bis.)

MARTEAU. J'y renonce aussi.

CLODION. Il faut une clef d'or pour ouvrir ce théâtre-là...

AIR : *Vaudeville de la Famille de l'Apothicaire.*

Astre brillant et passager,
Il a des phases inégales,
Comme un météore léger,
Il se montre par intervalles.
On l'admire de loin surtout,
Ce théâtre quasi banlieue,
Ressemble à la comète en tout,
Excepté qu'il n'a pas de queue.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LA COMÈTE, LE CORSAIRE,
LA GAÏTE, DIFFERENS THEATRES.

TOUS, *en entrant.* Non, non... il n'ouvrira pas...

LE CORSAIRE. Majesté étoilée... je suis le représentant du *Corsaire* et du *Charivari*. — Je fais carillon et feu de babord et de tribord... sur les mauvaises mœurs... la mauvaise littérature... la mauvaise politique... J'ai résisté à la chute des feuilles, et j'ai hérité de cet infortuné *Figaro* qui avait eu l'imprudence d'établir son bureau d'abonnement chez le boulanger, ce qui naturellement l'a fait tomber dans le pétrin... Voilà mon équipage dramatique, vous voyez d'abord ce petit-là, c'est le jeune St-Antoine... le premier théâtre de Paris... quand on arrive de Charenton.

CLODION. Et ce moricaud-là...

(Montrant un homme moitié noir, moitié blanc, Africain d'un côté, Européen de l'autre.)

LE CORSAIRE. Le successeur du drame moderne. L'Antony africain... et le Buri dan altastique.

LA COMÈTE. En d'autres termes, un bédouin de la place de l'Estrapade...

AIR : *Jusqu'au fond de l'Arabie.*

Si les Bédouins, troupe nomade
Sans indiquer au juste leur pays
De l'Atlas ou de l'Estrapade,

Sont arrivés pour charmer tout Paris,
A leurs frères de l'Arabie,
Nos jeunes soldats et leur vieux commandant,
A Mascara viennent de jouer une comédie,
Dont les Bédouins n'aiment pas le dénouement.

PHÉNIX, à la Gaité. Mais je vous assure,
Madame la Gaité!

LA GAITÉ. Laissez moi donc tranquille
monsieur l'assureur.... vous m'assurez
toujours... et vous ne me payez jamais
qu'en belles paroles.

PHÉNIX. Mais vous savez bien que je
suis un vrai phénix.

LE CORSAIRE. Out un phénix avec lequel
ou est sûr de ne pas renaitre de ses cen-
dres.

CLODION. Quel est ce gros pouf ?

LE CORSAIRE. C'est un bouffe.

CLODION. En deuil de son public.

LE CORSAIRE. Non, d'un compositeur
qu'il regrettera long-tems.

AIR d'Yvelo.

Si jeune, hélas! pourquoi faut-il qu'on meure!
Loin de sa mère et loin de son foyer?

Jusqu'à ta dernière demeure,
Paris, du moins, tu fus hospitalier,
Un double laurier va s'étendre
Sur le sépulcre où l'on t'a dit adieu!
Car on a déposé ta cendre
Près d'Hérôld et de Boyeldien.

CLODION. C'est une grande perte sans
doute.... Mais ou est donc le Gymnase?

LA COMÈTE. Il n'est pas venu ce petit
théâtre....

LE CORSAIRE. Bonne nouvelle.

CLODION. Et les Variétés.

LE CORSAIRE. Odry est en voyage....
boulevard du Temple...

CLODION. Quelle folie dramatique.

LA COMÈTE. Et l'Opéra, dont on a tant
parlé.... autrefois....

LE CORSAIRE. Les chanteurs ont des
entorses dans la voix, et les danseuses ont
des migraines dans les jambes... (Montrant
l'Opéra-Comique.) Voilà le Théâtre de la
Bourse.

M. FEYDEAU, montrant une longue bourse
plate. Et voici la bourse du théâtre...

LE CORSAIRE. Il ne faut qu'un Eclair
pour la remplir.

AIR: Faisons la paix.

C'est un éclair,
Qui fera cesser votre disgrâce,
Mais n'en faites pas trop le fier,

Partout grand succès brille et passe,
Comme un éclair.

(Quatorze coups sonnent très vite.)

CLODION. Voilà quatorze heures qui
sonnent à la paroisse du Scorpion... j'at-
tends les ordres de Sa Majesté. (La
Comète lui parle bas. A tout le monde.)
Vers terrestres, Sa Majesté emprunte ma
bouche pour vous annoncer qu'elle est
parfaitement mécontente de vous, et
qu'elle ne voit pas pourquoi elle se refu-
scrait l'innocent plaisir de vous livrer aux
flammes de sa céleste queue... elle re-
grette seulement que toute la terre ne se
soit pas fait assurer contre l'incendie.

CHCEUR GÉNÉRAL.

AIR de Wallace.

Calmez votre colère,
Et laissez-vous toucher;
Auprès de notre terre,
Passez sans l'acrocher.

(La Comète les repousse et sort en les menaçant,
Clodion la suit avec une torche allumée. Le
décor change, le théâtre représente le boule-
vard, plusieurs personnes arrivent une longue
vue à la main et regardent en l'air avec effroi.)

AIR du Roi d'Yvetot.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
C'est la comète que voilà

Là là.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
On dit qu'elle nous brûlera,
Là là.

(Un ballon traverse le théâtre.)

SCENE XVI.

LES MÊMES, ROBERT MACAIRE,
PAILLETTE, LE CORSAIRE.

ROBERT MACAIRE. Rassurez-vous, com-
patriotes estimables, cette voiture était
mon aréostat...

LE CORSAIRE. Nous sommes tous reve-
nus dans la nacelle de son ballon.

ROBERT MACAIRE. Vous redoutiez la
queue de la comète qui devait vous in-
cendier; je l'ai flouée, la voilà... et j'en
fais hommage au Vaudeville, pour ajou-
ter un nouveau lustre à son lustre. Allez,
la queue.

(La queue s'en vole et va se placer au lustre.)

LE CORSAIRE. Quelle est donc cette
jeune beauté qui vient vers nous, elle est
jolie comme une année qui commence?

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, 1836

1836.

AIR : *Je suis la petite laitière*

Je suis, j'suis la nouvelle année,
Que chacun accoure à ma voix ;
Saint Sylvestre m'a couronnée,
Et mon règne aura douze mois.

TOUS. Protégez-nous, protégez-nous.

LE RÉGISSEUR DU VAUDEVILLE. Gentille année, je suis le régisseur du Vaudeville, nous donnons une pièce nouvelle ce soir.

1836. Je vous la souhaite bonne et heureuse.

LE RÉGISSEUR DU VAUDEVILLE. Accompagnée de plusieurs autres.

1836 Et vous, madame, que demandez-vous ?

M^{me} MARABOUT. Votre protection... Je suis madame Marabout, pour vous servir. Je tiens un double magasin d'éventails... pas autre chose... je suis pour la spécialité, le laque, le chêne, l'ivoire et l'écaillage sculptée sont mis à la contribution, ainsi que la peinture, l'enluminure et la dorure, la Chine, l'Espagne, le Mexique, le Pérou, la Turquie m'ont inondée de leurs chefs-d'œuvre. On trouve chez moi une collection complète, en remontant le long fleuve des âges, depuis les Corisandres jusqu'à la feuille de bananier, éventail primitif.

1836. Oh ! l'éventail... je suis femme, et je le prends sous ma protection, c'est le joujou de l'indifférence. (*Elle joue avec l'éventail en l'ouvrant et le fermant.*) C'est l'écran de la pudeur. (*Elle se cache derrière.*) C'est le talisman de la coquetterie. (*Elle ait une main et se cache en partie par l'éventail.*) C'est l'arme de la vertu.

(Elle frappe sur les doigts du Corsaire qui lui prenait la taille.)

LE CORSAIRE. Heureusement qu'on peut la désarmer.

UN MARCHAND, tenant des porcelaines. Belle année, je suis le marchand de thé le la Porte-Chinoise.

1836. Et vous vendez ?

LE CORSAIRE. Des porcelaines.

1836. Et vous ?

GROUX, tenant des joujoux. Rue du Coq, marchand de tableaux.

1836. Et vous vendez ?

LE CORSAIRE. Des jouets d'enfants.

(Un homme paraît chargé de caricatures de Dantan, de bronzes, de tableaux, etc., etc.)

ROBERT MACAIRE. Je vous présente un papetier, place de la Bourse.

1836. Et il vend ?

LE CORSAIRE. Du plâtre, du bronze, du cuivre, de l'ivoire, des boîtes de Spa, de palissandre, de plus, éditeur d'un jeu appelé *Naturitechicope*, et pas plus difficile à jouer qu'à prononcer... de plus inventeur des cartes de visite à cinq cents francs la douzaine.

ROBERT MACAIRE. En voilà un qui fait la carte d'une autre manière que moi.

1836. Mais à ce compte on se ruinera en politesses.

LE CORSAIRE. Qu'est-ce que ça fait, si ça enrichit le marchand... chaque carte est un petit chef-d'œuvre, un dessin, une aquarelle, une sépia... et puis c'est très-bon genre... dans aucun magasin vous ne paierez aussi cher.

1836. Alors je vous promets la vogue.

ROBERT MACAIRE. Et à cet Ostrogoth d'in-folio ?

(Il présente un homme coiffé d'un bonnet de coton et enfermé dans un dictionnaire énorme.)

LE CORSAIRE. Coiffé d'un bonnet de coton et relié en basane, c'est le dictionnaire de l'Académie, commencé en 1624 et terminé en 1835.

1836. J'attendrai la seconde édition de 1855.

ROBERT MACAIRE. Bon, la France est condamnée à vingt ans.

LE CORSAIRE. De mauvaises langues.

UN JEUNE PEINTRE, portant au bout d'une épée le chapeau de Napoléon. A 1,950.... une fois, deux fois, trois fois... adjudgé le petit chapeau.

1836. Le petit chapeau, de qui ?

LE CORSAIRE. Le petit chapeau... ça n'a pas d'autre nom.

1836.

AIR : *Du partage de la richess.*

Quelque général, je parie ;
Aura voulu l'avoir à prix d'argent.

LE PEINTRE.

Au contraire, par modestie,
A cette vente aucun n'était présent.

LE CORSAIRE.

Si les compagnons d'ses conquêtes,

N'ont pas acquis cet emblème si beau,
C'est qu'aucun de ces grâsés têtes,
N'eût pu coiffer le petit chapeau.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Gentille année, protégez-nous !

1836. Eh bien ! monsieur le Corsaire ,
je vous prie d'annoncer dans vos colonnes
ces messieurs et ces dames, avec votre an-
cienne bienveillance et vos caractères neufs.

LE CORSAIRE. Avec plaisir... et béné-
fice !... il est si doux de faire des heureux
à 25 centimes la ligne.

1836. Et, par la même occasion, ma
nouvelle invention pour encouragement à
la lecture.

LE CORSAIRE. A l'instar des publications
à la mode, 75,000 francs de frime...

1836. De prime.

LE CORSAIRE. De frimes à qui con-
naîtra ses lettres au bout de six mois...
30,000 francs pour ba, be, bi, bo, bu.
500,000 francs pour ca, ce, ci, co, cu.
3 francs 10 sols pour za, ze, zi zo, zu.
Ça ne vaut pas davantage.

1836. Moi, je ne demande rien, et
comme les hommes sont de grands enfans...
C'est un jouet que je leur offre pour étren-
nes. (*A la cantonnade.*) Alphabet, garde
à vous... en avant, marche. (*Musique à
l'orchestre, et toutes les lettres de l'alpha-
bet et quelques signes de ponctuation font le
tour du théâtre et vont se ranger au fond.*)
Halte !.. front ! A droite, alignement !

VAUDEVILLE FINAL.

AIR : *Vaudeville du Bal champêtre.*

Ce jeu doit vous sourire,
Protégez l'inventeur,
Et pour apprendre à lire
Prenez-moi pour votre moniteur.

En France où l'on se pique,
D'obéir à l'honneur,
Quel est le mot magique,
Qui fait battre le cœur ?..

(*Les lettres forment le mot GLOIRE.*)

Ce jeu doit, etc.

LE CORSAIRE.

Chansonniers. point de grâce,
Faites avec esprit,
Sur l'intrigant en place,
Sur les sots en crédit....

(*De même.*) Feu !

Ce jeu doit, etc.

ROBERT MACAIRE.

En peinture, en musique,
En morale, en amour,
Et même en politique,
Quel est le Dieu du jour ?

(*De même.*) L'argent.

Ce jeu doit, etc.

LE CORSAIRE.

Qui fait une recette
Au Théâtre-Français ?
D'une chute complète,
Qui fait un grand succès ?

(*De même.*) Mars.

Ce jeu doit, etc.

Quel est en Angleterre,
Pour se mettre d'accord
Après les pomm's de terre,
L'argument le plus tort ?

(*Un loxeur se présente les poings en l'air et : sur
la poitrine.*)

(*De même.*) Deux points.

Ce jeu doit, etc.

1836.

Que veut le vaudeville,
Lançant ses malins traits,
Et chantant à la file,
Sa prose et ses couplets ?..

(*De même.*) Bravo !

Ce jeu doit vous sourire,
Protégez l'inventeur,
Et pour apprendre à lire,
Prenez-moi pour votre moniteur.

77605

FIN.